

# 1

*Lyon, 1952*

Cette nuit-là, Antonin Bertoux n'aurait jamais dû circuler sous le pont ferroviaire. Il sifflotait. Chant nocturne du chauffeur de bus de retour au dépôt. La perspective de deux jours de repos. Il venait de déposer Bertrand, son collègue préposé aux tickets. Encore quelques mètres avant de franchir l'ouvrage métallique en poutrelles boulonnées et de retrouver la voûte céleste. Il entendit le fracas du train de 23 h 50 ; comme toutes les nuits. Plus que quelques mètres.

Et la chose percuta le pare-brise. Plutôt molle, elle rebondit loin devant l'autobus. Antonin Bertoux debout sur la pédale et le vacarme strident des patins sur les tambours de frein. Puis il s'était écroulé sur son siège.

Il se sent très seul. Il actionne l'ouverture des portes. Les vérins soupirent dans le silence. Sous le halo du lampadaire, il devine une forme. Des bras, des jambes ; mais en désordre. Une tête aussi ; barbouillée de sang noir. Il n'ose pas trop approcher. Puis se fait violence et se penche sur la chose. Il tâte le pouls : mort ! Incapable de réfléchir, Antonin préfère courir. Il retourne vers l'avenue Berthelot. Court sous le pont ferroviaire. Le rapide de 23 h 57 retentit pour mieux l'effrayer. De l'autre côté de l'avenue, la

place Jean-Macé et un petit troquet encore ouvert. Le repaire des chauffeurs de taxi avant leur service de nuit. Il déboule dans l'estaminet engourdi. Trois gars accoudés au bar sursautent et se retournent vers Antonin, casquette de travers, cravate en goguette, tout dépenaillé dans son uniforme des Omnibus et tramways de Lyon.

D'une voix blanche :

– Le téléphone ?

Cette nuit-là, Marchant regretta d'assurer la permanence à la place de Guy de Mons. Avec cette assurance naturelle des aristocrates, son distingué collègue de la Police judiciaire avait le chic pour obtenir ce qu'il voulait. Marchant allait s'abandonner au confort approximatif du lit de camp lorsque le planton lui passa une communication :

– Brigadier Delfosse. Désolé de vous déranger, inspecteur, on a un mort. Percuté par un autobus. Mais... Je ne peux pas vous expliquer ça au téléphone. C'est pas racontable.

En effet, le bonhomme était tout ce qu'il y a de plus mort. Mais un mort déjà froid. La froidure hivernale n'y était pour rien.

– C'est un cadavre que vous avez percuté ! Un cadavre tombé du ciel, précisa Marchant en montrant le garde-corps du pont ferroviaire aux entrelacs compliqués façon Art nouveau.

Les gardiens de la paix dressèrent le nez. La lune, presque pleine mais gênée par un léger voile nuageux, inventait une drôle d'atmosphère, genre minuit l'heure du crime. Tout le monde frissonna. Marchant se rendit vers la Traction, ouvrit le coffre et saisit la besace en croûte de cuir dans laquelle il rangeait son matériel photo soigneusement enveloppé dans des peaux de chamois. Après une dizaine de clichés, il demanda

que l'on retourne le corps sur le trottoir. Il réprima alors un haut-le-cœur, puis se précipita loin du lampadaire pour vomir. Les gardiens firent volte-face, la main sur la bouche.

– Delfosse, il faut prévenir le commissaire Delmas. Grouillez-vous, mon vieux !

Il trouva le courage de s'approcher. Hypnotisé, cette fois par l'horreur, il se répétait la sentence si souvent prononcée par sa vieille maman : « Entre les bêtes et les gens, y'a bien souvent que le baptême qui fait la différence. » Il saisit son Rolleiflex, évalua la distance, et déclencha au jugé, sans utiliser la loupe de mise au point. La lumière violente du flash exhibait des viscères en pelote, surgissant du thorax béant, découpé comme une pièce de boucherie. Ensuite il ramassa les ampoules de flash qui constellaient la chaussée. Puis il fit un signe pour que le corps fût recouvert d'une couverture. On ne se fit pas prier.

Antonin Bertoux, grelottant, patientait dans le fourgon de la police. Marchant lui tendit une couverture.

– Je ne vais pas avoir des ennuis, monsieur l'inspecteur ? Je vous assure, j'ai rien pu faire pour l'éviter.

– Je vous répète qu'il était déjà mort lorsque vous l'avez percuté. Nous irons voir demain matin sur le pont s'il reste quelques traces. Pour moi, on l'a balancé au moment où vous êtes passé. C'est tout. Ne te frappe pas du marteau sur l'enclume, mon gars ! Dès que mon chef est arrivé, je lui demande si on peut vous libérer. C'est un brave gars, il fera pas durer le supplice. En attendant, racontez-moi exactement ce qui s'est passé.

Cette nuit-là, Delmas s'était mis en tête de trouver le sommeil. Mais le bougre n'honorait pas ses rendez-vous à la demande. L'idéal étant qu'il vous tombe dessus par surprise. Cependant, le vaillant commissaire Delmas était

tout retourné par *Le Journal d'un curé de campagne*, le nouveau film de Robert Bresson. Quelle idée aussi de plonger dans cet univers sombre et mortifère en plein hiver ! Marianne l'avait entraîné sans ménagement jusqu'au Chanteclair avant même qu'il ne franchisse le seuil de la porte. Moins de dix minutes avant le début de la séance. Marche forcée depuis la montée de la Butte pour un chef-d'œuvre noir au prix d'une nuit blanche. Le sort de ce pauvre curé calomnié qui meurt d'un cancer l'avait bouleversé. Puis, vers deux heures trente, le téléphone se mit à sonner. C'était Marchant :

– On a un mort ! Mais vraiment pas ordinaire. On passe vous chercher dans vingt minutes... Désolé, patron.

Ce corps entortillé autour du lampadaire, le visage si tuméfié qu'on ne percevait plus figure humaine. Delmas ne sentait pas la morsure du froid, ni le trouble abrutissant du manque de sommeil. À distance, Marchant observait sa silhouette fragile, ombre chinoise sur fond de brume nocturne, penchée vers cette... chose épanchée sur le macadam. Jamais rien vu de pareil...

Le fracas d'un convoi amplifié par les vibrations du pont ferroviaire déchira le silence. Blême, Delmas se retourna lentement. Mais ce boucan de fer ne suffisait pas à dissiper son état de sidération. Dans l'obscurité brumeuse, on ne voyait pas ses yeux bleu canard briller d'une intensité inquiétante, fiévreuse. Ni son visage inondé de tristesse, sous son chapeau gris ratatiné, engoncé dans les replis du col de son manteau en poil de chameau. Après quelques pas, il rejoignit Marchant et le chauffeur de bus.

– Allez donc vous coucher, mon vieux. On vous interrogera demain. En attendant, mon adjoint me racontera.

Marchant fit un clin d'œil à Bertoux, du genre : « Je vous avais bien dit... » Il grimpa aussitôt dans son bus qui s'enfonça dans la nuit.

Alors Delmas fit signe aux « blouses blanches » d'embarquer le corps ; direction l'institut médico-légal. Puis il salua le brigadier Delfosse et ses hommes – on y verrait plus clair demain –, consulta sa montre-bracelet qui indiquait presque cinq heures, et avisa Marchant :

– La Brasserie des Dauphins ne va pas tarder à ouvrir. Venez donc me raconter ça au chaud.

Le bistrot résonnait déjà de grands éclats de rire et de fugitifs coups de gueule des artisans du quartier : cordonniers, serruriers, charcutiers, tapissiers... tout un petit monde de labeur qui se retrouvait dès l'aube avant d'ouvrir boutique. Au poste, on venait d'annoncer la mort du roi George VI et sa succession en la personne d'Elizabeth, vingt-six ans. « Elle a la tête de l'emploi », ricanait un bon gars en blouse maculée de sang mimant une caricature de souverain arrogant. Delmas et Marchant s'installèrent à leur table : au fond à gauche près de la vitre.

– Il s'appelle Descombes, Robert Descombes, quarante ans environ, domicilié à Montreuil d'après sa carte d'identité. Comme vous avez pu le constater, le visage est très abîmé, sans parler de cette boucherie.

– Oui, j'ai vu, s'agaça Delmas. Passez les détails, s'il vous plaît !

Marchant consulta ses notes :

– Les traces de freinage sont visibles ; il faudra revoir ça de jour. Descombes a été balancé du pont ferroviaire. Il a sans doute rebondi sur le montant central du pare-brise. Puis il est parti en vol plané contre le lampadaire.

– Et le chauffeur ?

– Antonin Bertoux, la quarantaine, genre vieux garçon pour la vie ; il venait de terminer son service et se rendait au dépôt. Un brave gars, apparemment. L'était tout retourné. D'après lui, ça s'est passé entre 23 h 50 et minuit. Il passe

toujours à la même heure quand il est de service de nuit. Et deux trains partent de la gare de Perrache distante de deux kilomètres à peine.

– Les cheminots ont peut-être vu quelque chose ?

– Ça m'étonnerait. On n'y voyait goutte là-haut. La lune était voilée et il n'y a pas d'éclairage à cet endroit.

– Il faudra vérifier tout de même. Tu pourras tirer les photos d'ici ce soir ?

– Pas de problème, patron. Vous verrez, ça devrait être pas mal ce corps disloqué comme un pantin sous la lumière du lampadaire.

– On ne vous demande pas de faire de l'art, déplora Delmas sans appuyer le reproche.

Marchant faisait office de photographe depuis la Libération. Faute de crédit, il avait d'abord rempli cette mission par obligation. Puis, les années passant, on lui accorda ce privilège ; à ses yeux.

– Je dois voir Lesage vers dix heures, déplora Delmas. Vous allez me faire un rapport synthétique, mais restez vague sur l'état du cadavre. Je préfère attendre le rapport de Favre avant que Lesage s'excite et alerte la presse, histoire de se faire mousser.

Le courant ne passait guère avec le commissaire principal. Des souvenirs gluants de l'Occupation. Le premier avait connu la torture par la Milice pour avoir saboté des rafles ; le second appliquait les lois antijuives de Vichy avec application.

– Dès que Prévost et Mons arrivent, réunion dans mon bureau.

Delmas se leva en soupirant et se fraya un passage dans l'atmosphère déjà enfumée. D'un geste, il fit signe au patron que la note était pour lui. Le regard sombre du commissaire le dissuada de lui lancer un bon mot comme de coutume.

L'équipe était au complet. Prévost, et son air de sphinx impassible, imperméable à toute forme de sentimentalisme. Guy de Mons, Mons pour ses collègues, affichant son air jeune homme (il n'avait guère plus de vingt-cinq ans) de très bonne famille, ce qui avait le don d'agacer Marchant. Mais ce dernier n'en menait pas large ce matin-là. Il résuma donc l'affaire et Delmas conclut :

– Favre procède actuellement à l'autopsie. Il doit nous informer des premiers résultats au plus vite. En attendant, Prévost, tâchez de trouver si la victime a de la famille et ce qu'il pouvait bien faire si loin de Montreuil.

– Et si on l'avait jeté d'un train ? avança Mons.

– C'est ce que nous allons vérifier, insista Delmas un rien agacé. À vous le soin d'interroger le chauffeur du bus, de repos aujourd'hui, Marchant vous donnera l'adresse. Je veux que vous notiez précisément son témoignage. Ensuite vous lui demanderez de vous accompagner sur les lieux. Je l'interrogerai à nouveau et vous écouterez attentivement ses réponses et d'éventuelles contradictions. Voyez aussi avec son employeur comment il est considéré, depuis quand il travaille à la compagnie.

– Vous le soupçonnez, patron ?

– Écoutez, Marchant, dans un premier temps nous devons ratisser large.

Puis Delmas frappa la table du plat de la main, concluant d'un sourire crispé :

– Au travail les gars ! J'ai rendez-vous avec Lesage dans la matinée. On se retrouve sur place vers onze heures.

Delmas saisit une craie et nota sur le tableau : *Affaire Descombes* suivi de trois points de suspension. Comme disait Marchant : « Le tout c'est pas d'y faire, c'est d'y penser ; mais le difficile, c'est pas d'y penser, c'est d'y faire. » Le commissaire avait besoin de visualiser, au fur et à mesure, les pièces du puzzle. Contrairement à la plupart

de ses collègues, il était avant tout attentif à ses intuitions. Malgré tout, le tableau le ramenait, si nécessaire, aux contingences de la rationalité, de la raison raisonnée fondée sur des faits. Mais pour l'instant, il naviguait dans le noir de l'ardoise...

Ses rencontres avec Lesage étaient toujours une épreuve. Il n'y en aurait plus pour très longtemps : le divisionnaire avait annoncé sa mutation pour Marseille dès cet été. Delmas ne le regretterait pas. Il était déjà sous les ordres de cet exécutif docile des lois antijuives pendant l'Occupation. Lesage n'avait pas levé le petit doigt quand la Milice avait arrêté Delmas, accusé d'avoir saboté des rafles et favorisé la fuite de familles juives. On l'avait battu, torturé. À la Libération, Lesage reçut un vague blâme puis retrouva sa place comme si de rien n'était. Il ne manquait jamais une occasion de rappeler à Delmas qu'il n'avait fait qu'obéir quand ce dernier signifiait son ressentiment par un mot ou un silence bruyant de sous-entendus. Leurs points de vue inconciliables, devant les hommes et devant l'Histoire, les condamnaient à des duels stériles ou bien à une paix tacite fondée sur le déni. Ils avaient choisi tous les deux, mais sans se l'avouer, la seconde attitude.

– Drôle d'histoire, dites-moi. Sommes-nous certains que la mort a précédé la collision ? J'aurais préféré que vous gardiez le chauffeur au chaud... J'espère pour vous qu'il n'aura pas filé à l'anglaise ! Enfin, je ne me ferai jamais à vos méthodes.

Soulagé, Delmas rejoignit Marchant qui regardait droit devant lui, agrippé au volant d'une antique Novaquatre dont le moteur balbutiait ses quatre temps dans l'atmosphère glaciale. À peine installé, Delmas vit le planton dévaler les marches du commissariat :



– L’institut médico-légal ! Ils viennent de téléphoner !  
Le médecin légiste vous attend d’urgence !

– Vous avez entendu, Marchant ? On fait un petit détour chez Favre. En route et s’il vous plaît, tâchez de ne pas massacrer...

Delmas n’eut pas le temps de prévenir son adjoint qui aurait mérité cent fois d’être condamné pour mauvais traitement d’automobiles en tout genre ; la boîte de vitesses craqua à rendre l’âme, puis le vénérable véhicule s’agita en une succession de soubresauts, de pétarades et de fumée noire.